

Lacan Quotidien



N° 843 – Dimanche 9 juin 2019 – 15 h 18 [GMT + 2] – lacanquotidien.fr



Ce que l'on ne peut pas taire

EN AVANT

Éditorial

Contre-censure - « De l'interdit, faire du romanesque »

par Christiane Alberti

Un *aggiornamento* nécessaire

par Thibaut Vermot-Gaud

ANNONCES

Enseignements du Centre d'études et de recherches sur l'autisme (CERA)

PIPOL 9 - « L'inconscient et le cerveau, rien en commun »



ÉDITORIAL

Christiane Alberti

Contre-censure

« De l'interdit, faire du romanesque »

Appelons un chat un chat !

Comme Freud nous y invite, parlons la langue qu'il convient de mobiliser dans une cure psychanalytique, soit parlons d'une « manière sèche et directe » (1) et « appelons un chat un chat » (2).

L'étude de la psychanalyse au lycée a échappé de peu à un acte que l'on peut qualifier à proprement parler de *censure*. Si l'on considère qu'il s'agissait bel et bien d'*interdire* la connaissance du concept d'inconscient dans les études secondaires. Ça va mieux en le disant. Au sens propre, le terme « censure » désigne à la fois l'action de condamner un texte ou une opinion, celle d'en interdire la diffusion et l'institution qui prononce cette condamnation. On saisit mieux pourquoi Daniel Fasquelle dans son projet de résolution à l'Assemblée nationale (3) ne se contentait pas de vouloir interdire la psychanalyse avec les autistes : il fallait encore la condamner. Le terme de censure trouve son origine dans une institution de la République romaine, celle des censeurs, deux magistrats chargés tous les cinq ans d'évaluer (en latin, *censere*) le nombre des citoyens, de les répartir en classes en fonction de leur richesse et d'exclure de ces listes les citoyens de « mauvaises mœurs ».

Depuis la fin du Moyen Âge, on appelle « censure » une institution officielle qui délivre une autorisation préalable et peut exiger pour cela des modifications ou des suppressions de passages de l'œuvre. Une institution de ce type a existé dans chaque pays d'Europe à partir de la Renaissance.

Liberté d'expression

La Révolution française a supprimé cette censure royale dès lors que la libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'Homme (article 11 de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen).

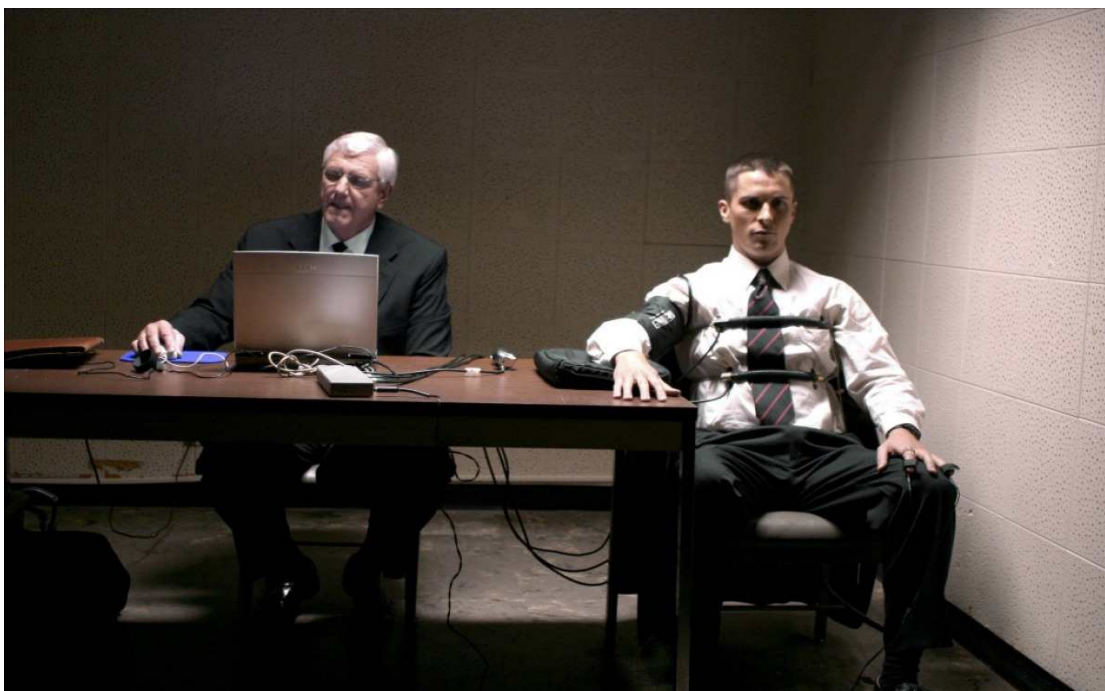
En tant que psychanalystes, nous sommes tout à fait fondés à prendre position chaque fois qu'il est porté atteinte aux libertés fondamentales. Défense des libertés donc, à un moment où les fascismes européens cherchent à retourner la modernité contre elle-même et à venir à bout de ses promesses émancipatrices. Remarquons que cette atteinte en passe toujours essentiellement par une attaque de la fonction de la parole. Précisons : non pas que la liberté soit un idéal en soi pour la psychanalyse (on sait avec Lacan que le délire, la folie sont liés à un « effet de libération », une liberté qui peut être mortelle), mais au sens d'une orientation à partir de ce que Lacan appelle « un rapport fondé à la liberté » (4) qui repose sur un rapport à la cause : un choix forcé de l'inconscient (5).

Précisons encore : la véritable censure ne consiste pas à interdire, elle réside ailleurs.

Je vous invite ici à lire et relire le propos – *so strong* ! – de Barthes à propos de la censure de Sade dans son *Sade, Fourier, Loyola* (6). Que nous dit-il ?

Sade a été censuré deux fois, une première fois lorsqu'on a interdit la vente de ses livres, une seconde fois lorsqu'on l'a déclaré ennuyeux, illisible.

« La vraie censure, cependant, la censure profonde ne consiste pas à interdire (à couper, à retrancher, à affamer), mais à nourrir indûment, à maintenir, à retenir, à étouffer, à engluer dans les stéréotypes (intellectuels, romanesques, érotiques), à ne donner pour toute nourriture que la parole consacrée des autres, la matière répétée de l'opinion courante. » Et Barthes de préciser l'instrument véritable de la censure : « Ce n'est pas la police, c'est l'*endoxa* (7). De même qu'une langue se définit mieux par ce qu'elle oblige à dire que ce qu'elle interdit, de même la censure sociale n'est pas là où l'on empêche, mais là où l'on contraint de parler ».



N'est-ce pas précisément ce à quoi nous avons affaire ? Une langue formatée, des syntagmes figés, qui éliminent toute trace d'énonciation au profit de formules toutes faites qui peuvent se faire entendre à tous les niveaux des opérateurs du champ de l'éducation et du soin, quel que soit le niveau où ils interviennent : de la crèche à l'hôpital en passant par l'école, il n'est plus question que d'une *doxa* déjà là, des opérations qui n'en passent pas par un savoir. Et *in fine*, il n'est plus question que de proférer une seule langue, celle de l'expertise pseudo scientifique.

Dès lors, intéressons-nous à ce que Barthes préconise comme *contre-censure* (qu'il définit dans cet ouvrage à partir de la contre-censure sadienne) : « La subversion la plus profonde (la contre-censure) ne consiste pas forcément à dire ce qui choque l'opinion, la morale, la loi, la police, mais à inventer un discours paradoxal [pur de toute *doxa*]. L'*invention* (et non la provocation) est un acte révolutionnaire ». En somme, la contre-censure ce fut, « à partir de l'interdit, de faire du romanesque ». De même que la grandeur de Sade n'est pas, aux yeux de Barthes, « d'avoir célébré le crime, la perversion », on peut affirmer que la grandeur de Lacan est d'avoir, lui aussi, *inventé* « un discours immense, fondé sur ses propres répétitions ».

Faisons-nous du romanesque à notre façon ? S'interroger sur les voies de la subversion appelle une réflexion politique plus large, à la fois stratégique et tactique qu'il n'y a pas lieu de déployer ici. Cependant, je ferai volontiers mention d'une remarque d'Éric Zuliani relative à l'intérêt grandissant que suscitent les enseignements (animés par Laurent Dupont) du Centre d'études et de recherches sur l'autisme (CERA) (8), expérience récente et nouvelle : des praticiens de tous horizons viennent à ces enseignements et ils disent ne pas savoir ce qu'ils viennent chercher. N'ont-ils pas simplement trouvé un lieu en un sens exempt de toute *doxa* sur l'autisme et où l'on ne cherche pas à faire système de notre doctrine, mais à serrer au plus près notre pratique, à la dire le plus authentiquement ? Peut-être sont-ils sensibles à notre façon de parler ?

La subversion par l'écrit : écrire entre les lignes

Si lire Lacan est subversif, c'est que le discours de Lacan est paradoxal et qu'il ruine les idées reçues. Son texte ne fait pas immédiatement plaisir, il ne se conforme pas au goût moderne : on ne découvre pas tout de suite ce qu'il veut dire, on ne goûte pas tout de suite le sel de son invention.

Cette réflexion sur la lecture, que suppose l'étude de la psychanalyse, m'a ramenée à l'ouvrage le plus fameux de Leo Strauss, *La Persécution et l'Art d'écrire*, car l'ensemble du volume traite des relations entre la philosophie et la politique, et du problème de la transmission de la philosophie. Strauss se prononce notamment contre l'opinion, contre le présumé selon lesquels il n'y aurait pas de tension entre la connaissance et la politique. Or ce présumé est récent, il n'est pas celui de Platon, ni davantage de Spinoza. La philosophie selon Strauss s'oppose aux opinions généralement admises, à la sphère de l'opinion en général ou de l'assentiment immédiat, la sphère du « préjugé ».

Strauss traite des techniques de l'écrit en temps de persécution. Si ses études ont porté sur des exemples historiques précis de persécution (les penseurs juifs et musulmans du Moyen Âge), au fil du texte on découvre qu'il s'agit moins de la persécution comme phénomène historique déterminé que d'un abord purement méthodologique dont les conséquences nous intéressent à plusieurs titres. Pour Strauss, la censure est toujours d'actualité, non pas qu'il vise (en 1941) l'actualité des totalitarismes contemporains, mais parce qu'il vise au contraire les démocraties libérales où la persécution est toujours à craindre : on peut toujours s'en prendre à la liberté d'expression. De toute façon, déclare-t-il, la liberté de pensée y est très réduite du fait de la domination de quelques opinions présentées comme irréfutables : « Ce que l'on appelle la liberté de pensée revient dans un grand nombre de cas – et se réduit même en pratique – à la possibilité de choisir entre deux ou plusieurs opinions différentes, exposées par la petite minorité d'orateurs ou d'écrivains reconnus publiquement » (9).

Il s'agit pour Strauss de dire ce qu'est « l'art d'écrire » dans un contexte de persécution, tel un pouvoir de signifier, par le texte, au lecteur éclairé autre chose que ce que celui-ci laisse paraître au profane. L'effet de la persécution est de contraindre structurellement tous les auteurs qui soutiennent des opinions hétérodoxes à « écrire entre les lignes ». L'écriture « entre les lignes » ne signifie pas qu'il existe deux textes, un visible et un caché ; il n'y a aucune dissimulation, au sens ésotérique.

En quoi consiste alors cette écriture ? Il s'agit pour l'auteur de « se protéger » par un ensemble d'indices, de signes, qui attirent l'attention sur le fait que peut-être il veut dire autre chose que ce qu'il dit explicitement, mais sans que jamais cette supposition puisse être prouvée. « La caractéristique principale de l'écriture entre les lignes est donc qu'elle est indécidable et de ce fait improuvable. Elle propose un faisceau d'indices qui invitent, qui suggèrent une lecture hétérodoxe du texte donné sans jamais la garantir » (10). Ce caractère d'indécidabilité du sens hétérodoxe est la seule garantie de protection pour l'auteur, c'est pourquoi cette écriture nécessite l'interprétation : absence de clôture du sens, s'en tenir à la littéralité, *work in progress*.

C'est ce caractère d'indécidabilité qui provoque la rage de nos détracteurs qui voudraient ramener le texte de Lacan, le texte de l'expérience psychanalytique, à des énoncés mortifiés dont on pourrait épuiser le sens. Où l'on voit que l'hérésie s'ancre profondément dans la langue, comme Jacques-Alain Miller l'a tout particulièrement développé en 2017, précisément au moment de l'engagement des psychanalystes dans les élections présidentielles.



Stratégie de retardement

Le goût de l'époque n'est pas à l'indécidable. Nous avons affaire à un mouvement de civilisation profond dont nous n'allons pas arrêter la marche. Nous pouvons à tout le moins user de stratégie de retardement comme l'a suggéré à un moment J.-A. Miller. Ralentir la mise en oeuvre de mesures illibérales, qui deviendront ainsi obsolètes avant même leur mise en place, sur le modèle d'une stratégie militaire telle la stratégie anglaise qui, à coup d'actions navales et d'opérations terrestres de diversion et de retardement, « finirait par l'emporter dès que la France serait épuisée par ses triomphes » (11).

Ne cherchons pas à convaincre. Freud le recommande, vers la fin du chapitre VI d'*Au-delà du principe de plaisir* : « On pourrait me demander si et dans quelle mesure j'adhère moi-même à ces hypothèses. À cela je répondrai : je n'y adhère pas plus que je ne cherche à obtenir pour elles l'adhésion, la croyance des autres. Ou plus exactement, que je ne saurais dire moi-même dans quelle mesure j'y crois » (12).

Nous pouvons juste, à partir du « langage concret [...] que parlent les gens » (13) selon l'expression de Lacan à Baltimore, faire entendre, faire résonner que la rationalité scientifique n'est pas la seule. Et ainsi donner le goût d'une autre rationalité, celle de l'orientation lacanienne. Car en définitive, la question est éthique : ce qui est du registre du choix est aussi du registre du goût. Telle est la leçon de l'orientation lacanienne que J.-A. Miller nous a proposée dans son « Point de capiton » (14).

Quand partout s'élève la clameur que la fête est finie, donner le goût de la fête des inconscients ! Après tout, les démocraties puisent aussi leur force dans l'expérience sensible de la fête qui soutient la communauté des hommes.



1 : Freud S., *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 34.

2 : Expression inventée par Boileau dans les années 1660 pour affirmer avec cette allusion grivoise (chat) qu'il s'exprime sans langue de bois !

3 : Cf. Guéguen P.-G., « L'autisme à l'Assemblée nationale », *Lacan Quotidien*, n° 617, 20 décembre 2016.

4 : Lacan J., « Allocution sur les psychoses de l'enfant », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 362.

5 : Cf. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Cause et consentement », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, inédit.

6 : Barthes R., *Sade, Fourier, Loyola*, Paris, Seuil, 1980, rééd. 2016.

7 : Référence aux *endoxas* d'Aristote : idées admises, partagées par tous les hommes, ou par presque tous, ou par ceux les mieux admis comme autorité.

8 : Enseignement mensuel du [Centre d'études et de recherches sur l'autisme](#) (CERA), créé par l'École de la Cause freudienne : voir l'annonce ci-dessous.

9 : Strauss L., *La Persécution et l'Art d'écrire*, Paris, Gallimard, 2009, p. 55-56.

10 : Gouverneur S., « Léo Strauss : art d'écrire et clair-obscur », *Rue Descartes*, n° 65, septembre 2009, p. 35-45.

11 : Cf. Billotte P., *Considérations stratégiques*, Paris, Larousse, 1957.

12 : Freud S., *Au-delà du principe de plaisir*, Paris, PUF, 2013.

13 : D'après Lacan J., « De la structure comme immixtion d'une altérité préalable à un sujet quelconque », *La Cause du désir*, n° 94, novembre 2016, p. 9.

14 : Miller J.-A., « Point de capiton », *La Cause du désir*, n° 97, juin 2017, p. 87-100.

Intervention prononcée lors de la journée d'études de l'École de la Cause freudienne « Irréductibilité de l'inconscient : une suppression manquée », 25 mai 2019.

D'autres interventions seront publiées prochainement dans [Hebdo Blog](#). Celles de Pierre-Gilles Guéguen et Johan Faerber sont à lire dans [Lacan Quotidien n° 842](#).

ANNONCES

Enseignements



CENTRE D'ÉTUDES
ET DE RECHERCHES
SUR L'AUTISME

2018-2019

Des styles et des méthodes #2

7 rendez-vous en accès libre, le samedi, à l'École de la Cause freudienne, 1 rue Huysmans, Paris 6°

Prochain rendez-vous :

Samedi 22 juin, de 10h à 12h

Accueil à 9h30, au 1, rue Huysmans, Paris 6°

L'invité sera Yves-Claude Stavy, psychiatre, psychanalyste, ancien chef de psychiatre à l'EPS de Ville-Evrard, fondateur de l'hôpital de jour Petite Enfance d'Aubervilliers et de l'IHSEA.

Échange clinique :

- Thomas Roïc, Directeur thérapeutique du Courtil

- Laurent Demoulin, père d'un enfant autiste, enseignant en Littérature à l'Université de Liège, auteur de plusieurs ouvrages dont récemment : Poésie (presque) incomplète et Robinson.

Infos : cerautisme2017@gmail.com

LE CENTRE D'ÉTUDES ET DE RECHERCHES SUR L'AUTISME (CERA) est une création de l'École de la Cause freudienne. Il a pour vocation l'enseignement et la recherche sur l'accueil et l'accompagnement des sujets autistes. Il vise à mettre en lumière les perspectives nouvelles qui, plutôt que d'imposer des conduites hypernormatives et homogénéisantes, font une place aux sujets autistes et accueillent leur singularité. Les psychanalystes donneront ici témoignage de l'enseignement unique issu de leurs rencontres avec des enfants ou des adultes autistes.

Le CERA propose un enseignement mensuel uniquement à Paris, à l'ECF, et une fois tous les deux ans une Journée d'études.

Le CERA a tenu sa première Journée en mars 2018, sur le thème AUTISME ET PARENTALITÉ. En mettant à l'ordre du jour ce thème au cœur de l'approche psychanalytique de l'autisme, le CERA a mis en acte une orientation chère aux psychanalystes qui font des parents les premiers partenaires des psychanalystes.

Les praticiens, les parents, les sujets autistes qui ne se reconnaissent pas dans le discours ambiant qui vise une hypernormativité, peuvent, au CERA, faire entendre leur voix.





Un *aggiornamento* nécessaire

par Thibaut Vermot-Gaud

J'ai parfois éprouvé durant mes études de médecine un véritable sentiment de révolte face à la manière dont on nous enseigne la recherche. On nous propose une seule méthodologie dont l'essai contrôlé randomisé ou la méta-analyse seraient le Graal. La médecine statistique, l'essai contrôlé en double aveugle, la méta-analyse, et plus largement la médecine dite « fondée par les preuves », est-elle la meilleure manière d'aborder des faits cliniques aussi essentiels que l'amour, le sexe, le travail ou la mort auxquels tout clinicien sera tôt ou tard confronté, et parfois de plein fouet, dans l'exercice de sa pratique ? Aucune alternative à cette manière d'enquêter sur le fait humain. Pire, cette méthode nous est présentée comme faisant absolument consensus, comme si elle était athéorique.

Mais elle n'est pas athéorique ! Ses bases théoriques sont même assez précises. Au niveau géographique, c'est Cambridge. Au niveau chronologique, ce sont les années 1900. Au niveau des penseurs, Moore, Russel et Wittgenstein, tous issus de ce Cambridge des années 1900.

Ceux-ci ont créé ce qu'on appelle aujourd'hui la philosophie analytique et qui repose sur une triple idée. Premièrement : il faut arriver à avoir des données de départ claires, sans équivoque. Une des phrases préférées de ces penseurs : « Qu'est-ce que tu veux dire *exactement* ? » (1) Il y a donc avant tout une volonté d'arriver à un langage sans équivoque. Deuxièmement, il faut appliquer à ce langage sans équivoque un raisonnement parfaitement logique, une logique scolastique quasi-mathématique. Troisièmement : absolument tout peut être traité avec cette méthode.

L'idée d'une logique quasi-mathématique, notamment telle que Russel l'article, a beaucoup intéressé Lacan qui, au moment de la parution des *Écrits*, pose : « l'inconscient relève du logique pur » (2). Quel usage Lacan fait-il de la logique formelle ? En quoi l'inconscient relève-t-il du « logique pur » ? Jacques-Alain Miller souligne que cette formule « gouverne la trajectoire de Lacan jusqu'à son dernier enseignement » (3), où elle sera remplacée, et permet de situer le « sujet de l'inconscient ». Il l'article ainsi dans son cours du 9 janvier 1985 : « enlever les termes de la langue pour les remplacer par des lettres, et ces lettres, de les articuler en règles suffit à faire le pas du formalisme et à ouvrir ainsi au logique pur [...]. Remplacer par des lettres suffit à introduire, ou au moins à impliquer la notion de variable. Si nous n'avions pas cette notion de la variable, nous n'aurions pas notre notion du sujet » (4).

L'introduction de la variable en tant que soustraction apparaît là cruciale, dans ce qu'elle crée de trou : « La variable [...] est ce qui commence quand on fait des trous dans le langage, quand on fait des trous dans les phrases, qu'à la place de certains termes qui y figurent, on laisse un vide. » (5) C'est un pas crucial pour définir le sujet, au point que « Lacan représente à l'occasion le sujet comme un ensemble vide. » (6)



Lacan pense ainsi le sujet à partir du trou, du vide, pour cerner ce fait clinique central de l'expérience humaine : il y a au plus intime de l'homme un vide, un trou, un *gap*, une division subjective, un manque-à-être. Nous sommes des \mathcal{S} , des sujets divisés par le langage : « Du point de vue du signifiant, comment pouvons-nous écrire le sujet en tant que variable, le sujet en tant que manque-à-être ? Du point de vue du signifiant, nous avons une solution : nous pouvons l'écrire comme un signifiant en moins. C'est de là que vient l'écriture de \mathcal{S} [...]. Lacan donne cette écriture comme le résultat d'un effort pour constituer le sujet à partir d'une ablation signifiante, d'une élision [...] l'expérience analytique est une épreuve du manque-à-être en tant que tel. Elle introduit l'individu à son manque-à-être, à sa réduction à n'être qu'une variable comme effet de signification. » (7) Lacan fait usage de la logique formelle, et notamment du concept de variable dans sa capacité à créer du trou.

A contrario, il y a dès le départ une certaine perspective de la philosophie analytique qui voit dans la suppression de l'équivoque langagière la condition d'utilisation de la logique formelle. La science contemporaine a abondé dans cette dernière perspective qui délaisse totalement ce qui permettait de penser la division subjective : de nos jours, on cherche toujours plus à parvenir à un langage sans équivoque, parfaitement clair où, pour que quelque chose de valable soit dit, ce doit être énoncé dans une quantité mesurable, par exemple un pourcentage, ou répondre à des critères quantifiables. Ce parti pris est présenté comme parfaitement consensuel. En réalité, il n'a jamais fait consensus. Dès ses premières années, cette approche suscite une véritable révolte.



En 1914, Keynes – alors fervent adepte de la philosophie analytique – rencontre le poète David Herbert Lawrence (l'auteur de *L'Amant de lady Chatterley*). Lawrence se révolte à l'époque comme je me révolte aujourd'hui : « Quand j'ai vu Keynes ce matin à Cambridge, j'ai eu l'une des plus grandes crises de ma vie. Ça m'a rendu fou de tristesse, d'hostilité, de colère » (8).

Vingt-cinq ans plus tard, en 1938, Keynes revient sur cet épisode. C'est l'occasion d'une réflexion critique sur une certaine approche scientifique. Keynes analyse avec une grande justesse les faiblesses et impasses de cette manière de penser qui a considérablement prospéré depuis lors. Il fait dès 1938 un *aggiornamento* crucial. Cet *aggiornamento* ne semble toujours pas fait en 2019 par une large partie de la communauté scientifique.

Keynes témoigne : « il est impossible de concevoir des esprits plus antagonistes que ceux de Lawrence et du Cambridge d'avant la guerre » (9). Le Cambridge du début du XX^e est celui de l'ouvrage alors *princeps* de la philosophie analytique : les *Principia Ethica* de Moore. Pourtant, dès le départ, dès ce berceau de la science contemporaine, le ver est dans le fruit. Le sentiment qu'il y a quelque chose qui ne va pas est déjà là : « au fond la question que se posait Lawrence était celle-ci : est-ce que cela cachait une manière de répondre à la vie où manquait quelque chose d'important ? » (10)

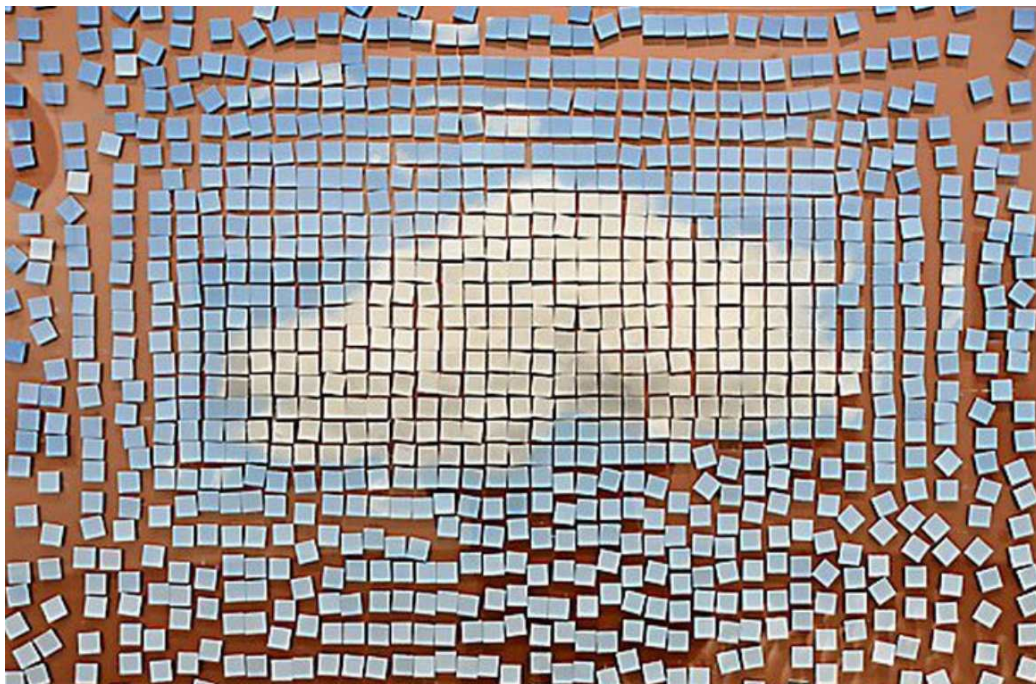
Aujourd'hui l'équation est la même et les patients ont le sentiment de plus en plus net d'être face à un discours qui est loin de leur vie.

Keynes poursuit, au sujet de Moore : « On est frappé de voir comment il réussit à oublier totalement la vie active et même la vie dans son ensemble. Il séjournait dans une extase intemporelle. Sa façon de traduire ses émotions du moment dans le langage de l'abstraction généralisée est une charmante comédie. Un jour Moore fit un cauchemar dans lequel il ne parvenait plus à distinguer des propositions et des tables. Mais même quand il fut réveillé, il fut incapable de faire la différence entre l'amour, la beauté, la vérité – et des meubles. Tout cela avait les mêmes contours bien définis, les mêmes qualités objectives, stables et solides, la même réalité. » (11)

On le voit : cette idée d'une méthode unique, permettant d'analyser la prise en charge de l'autisme, l'appartenance politique, l'amour... comme on analyse l'effet d'un médicament hypotenseur était déjà là en germe.

De même, elle était déjà présentée comme de la pure science. Elle repose pourtant sur des dogmes qu'on enseigne à ne jamais questionner. Rétrospectivement, Keynes avoue que cette philosophie avait à l'époque pour eux le statut d'une véritable « religion » : « J'ai défini cette foi comme une religion [...]. Mais à l'époque une telle remarque nous aurait beaucoup fâchés. Nous tenions tout cela pour parfaitement rationnel et scientifique. Comme dans n'importe quelle branche de la science, il ne s'agissait que d'appliquer la logique et l'analyse rationnelle à une matière se présentant sous la forme de données sensibles [nous dirions aujourd'hui de données quantifiables]. Notre compréhension du bien était exactement la même que notre compréhension de la couleur verte. Nous prétendions la traiter avec la même technicité logique et analytique. Au fond, nous mêlions une conception dogmatique de l'expérience à une méthode formidablement scolastique » (12).

En 1971, cinquante ans après la révolte de Lawrence, ce sentiment d'un manque profond donnant au discours scientifique un aspect de semblant, est toujours là. Lacan l'indexe dans le Séminaire XVIII : « *Du semblant du discours*, c'est, vous le savez, la position dite logico-positiviste. Il s'agit de mettre un signifié à l'épreuve de quelque chose qui se tranche par oui ou par non. Ce qui ne permet pas de s'offrir à cette épreuve, voilà ce qui est défini ne rien vouloir dire. Et avec ça on se croit quitte d'un certain nombre de questions qualifiées de métaphysiques. » (13) Et d'articuler plus loin : « Même parmi les gens les plus primitifs, personne n'a jamais cru que l'arc-en-ciel était quelque chose qui était là, recourbé et dressé. C'est en tant que météore qu'il est interrogé. » (14) Or le météore est par définition ce qui divise. Le penser comme météore, c'est mettre au premier plan ce fait : nous sommes *divisés* par le langage. « L'inconscient et son jeu, cela veut dire que, parmi les nombreux signifiants qui courent le monde, il va y avoir en plus le corps morcelé. » (15)



Comme le dit Marie-Hélène Brousse, « entre le cerveau et la conduite humaine, il y a un *gap*, un trou, [...] lié au fait que nous parlons » (16). Ce « *gap* » est le lieu de la division subjective. Un siècle plus tard, ce champ de la division subjective qui fait pourtant le cœur du travail du psychiatre, demeure absolument intouché par les neurosciences.

C'est là qu'est l'os. Un os qui était là dès le départ et dont on peut dire qu'il est consubstantiel à une certaine manière de faire de la recherche au XXI^e siècle : en demandant à la matière qu'on prétend traiter de se purifier de toute équivoque, on se condamne à ne pas pouvoir l'analyser, à ne plus pouvoir accrocher dans le phénomène humain ce qui est pourtant le plus fondamental. Je cite Keynes :

« Ce qui est plus problématique, c'est [que notre code] reposait de façon précaire – je le pense aujourd'hui – sur une vision *a priori* de la nature humaine qui était épouvantablement erronée : nous rejetons toutes les variantes de la doctrine du péché originel [c'est-à-dire toutes les variantes d'un homme divorcé d'avec son environnement]. Nous nous trompons totalement sur la nature humaine, la nôtre y compris ; ce fut à la fois une cause et une conséquence de notre état d'esprit [...]. Il ne s'agit pas seulement de dire que, intellectuellement, nous étions des pré-freudiens [pré-freudiens, donc avant que soit indiqué qu'une partie de nous-mêmes était obscure, irréductible à un discours pur, énonçable en toute clarté, avant que nous soyons séparés de nous-mêmes par le concept d'inconscient] ; nous avons perdu quelque chose que nos prédécesseurs avaient et nous ne l'avons pas remplacé [...]. Nos commentaires sur la vie et les affaires humaines étaient brillants, amusants, mais futiles – comme je l'ai dit de la conversation entre Russell, Lawrence et moi-même – parce qu'ils ne s'appuyaient sur aucun diagnostic sérieux concernant la nature humaine [...]. Dès lors un soupçon général, largement répandu quoiqu'en partie dissimulé, se porta sur nous, sur nos motivations, sur notre comportement. [...] Je pense maintenant que ce soupçon est justifié » (17).



Force est de constater que ce soupçon vis-à-vis de la démarche qui fonde aujourd'hui la science contemporaine n'a pas cessé d'enfler. Au point que les patients sont toujours davantage à la recherche d'une alternative à ce discours et à ses pratiques.

Plus la psychiatrie se dégage de la clinique en tant que lieu de la division subjective, lieu de ce qui résiste – trésor de la clinique –, et plus elle accroît la fracture entre elle-même et son objet. Les neurosciences laissent absolument intouchée la question de la division subjective qui, elle, n'a pas bougé d'un iota : elle reste absolument centrale.

1 : Keynes J. M., « Mes premières convictions », *Deux souvenirs. De Bloomsbury à Paris*, Paris, Rivages, 2013, p. 109.

2 : Lacan J., 4^e de couverture des *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

3 : Miller J.-A., « *Habeas corpus* », *La Cause du désir*, n° 94, octobre 2016, p. 166.

4 : Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. 1, 2, 3, 4 », cours du 9 janvier 1985, inédit.

5 : *Ibid.*

6 : *Ibid.*

7 : *Ibid.*

8 : Keynes J. M., « Mes premières convictions », *Deux souvenirs. De Bloomsbury à Paris*, *op. cit.*, p. 95.

9 : *Ibid.*, p. 99.

10 : *Ibid.*, p. 101.

11 : *Ibid.*, p. 113-116.

12 : *Ibid.*, p. 106.

13 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p. 13.

14 : *Ibid.*, p. 15.

15 : *Ibid.*, p. 16.

16 : Brousse M.-H., *Dora news*, Ep. I, https://youtu.be/m29_Q6-TuzA à partir de 05:53. Cf. aussi entretien « Le mot de Marie-Hélène Brousse », vers le Congrès PIPOL9 « L'inconscient et le cerveau : rien en commun », Bruxelles, 13-14 juillet 2019. Voir annonce ci-dessous.

17 : Keynes J. M., *Deux souvenirs. De Bloomsbury à Paris*, *op. cit.*, p. 122-124.



ANNONCES



**THE
UNCONSCIOUS
AND
THE BRAIN
NOTHING
IN COMMON**

**L'INCONSCIO
E IL
CERVELLO
NIENTE
IN COMUNE**

**L'INCONSCIENT
ET LE
CERVEAU
RIEN
EN COMMUN**

**EL
INCONSCIENTE
Y EL
CEREBRO
NADA
EN COMÚN**

PIPOL9

PIPOL 9
5^e Congrès Européen
de Psychanalyse

**L'INCONSCIENT
ET LE
CERVEAU
RIEN
EN COMMUN**

13 – 14 juillet 2019
Square Brussels Meeting Centre
Mont des Arts, 1000 Bruxelles

infos@europsychanalyse.eu
www.europsychanalyse.eu
Traductions simultanées en
anglais, espagnol, français, italien



Tony Quisler - CIPSA (2015)

<https://www.pipol9.eu/>

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédactrice en chef : Virginie Leblanc avec Pénélope Fay (virginie.leblanc@gmail.com ,
faypenelope@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Virginie Leblanc ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI